



# LA SECTION CLINIQUE DE NANTES 2025-2026

## Les Leçons d'introduction à la psychanalyse

### *Malaise dans le lien social*

Lecture de Jacques Lacan, « *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse* », texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991.

Séance 3 : Jeudi 8 janvier 2026, Chapitres III et IV

#### « L'HOMME ET LA FEMME : IL N'Y A PAS DE RAPPORT SEXUEL » par Éric Zuliani

##### **Introduction**

J'introduis mon propos en trois points, à partir de l'argument de Remi, afin de ressaisir notre titre : « *Malaise dans le lien social* <sup>1</sup> », et le sous-titre de ce soir, « *L'homme et la femme : il n'y a pas de rapport sexuel* ».

D'abord, l'argument de Remi commence ainsi : « Les être parlants sont déterminés tant par le langage que par les liens humains. <sup>2</sup> » Pour saisir ce rapprochement entre langage et lien social, il faut se pencher sur le règne animal. Ceci est d'actualité puisque la coupure entre animal et humain tend à disparaître sous la poussée de ce qu'on appelle l'antispécisme, qui va contre une hiérarchisation des espèces – animales/humaine. Il y a pourtant bien une coupure dans les espèces vivantes, sans parler de hiérarchie, qui constitue la nature même des humains : c'est qu'ils sont parlants, on pourrait ajouter : hélas. Une vidéo de Jacques-Alain Miller sortie récemment, porte justement sur cette question sous le titre : « *Les animaux ne font pas de lapsus* <sup>3</sup> ». Il avait déjà abordé cette question à laquelle Lacan s'était aussi intéressé par le truchement d'un article d'Émile Benveniste, linguiste et qui portait sur la distinction entre : « *Communication animale et langage humain* <sup>4</sup> ». En suivant la démonstration de Benveniste,

<sup>1</sup> En ligne : <https://sectioncliniquenantes.fr/formation/les-lecons-dintroduction-a-la-psychanalyse/>

<sup>2</sup> Lestien R. (2025). « Argument : Malaise dans le lien social », *Leçons d'introduction à la psychanalyse 2025-2026*, disponible sur le site de la Section clinique de Nantes : <https://sectioncliniquenantes.fr/wp-content/uploads/2025/06/Argument-et-programme-LIP-25-26-1.pdf>

<sup>3</sup> En ligne : [https://www.youtube.com/watch?v=qUyjm\\_GMq10&t=212s](https://www.youtube.com/watch?v=qUyjm_GMq10&t=212s)

<sup>4</sup> Benveniste É., « *Communication animale et langage humain* », *Problèmes de linguistique générale tome 1*, Paris, Gallimard, 1966, p. 56-62. Cf. aussi : Lacan J., « *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse* », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 297-298.

se déduit logiquement que les abeilles auxquels il s'intéresse, à l'instar des fourmis et autres espèces grégaires, font société, et ceci de manière parfaitement harmonieuse. Mais communiquer n'est pas parler, et le type de sociétés que cela permet diffère. Ainsi J.-A. Miller avait à dire que « le discours [...] n'est fondement du lien social que là où il n'y a pas de rapport sexuel. C'est pour cela qu'il y a des sociétés animales [...] qui méritent ce terme de société, mais ce sont des sociétés qui sont fondées sur le rapport sexuel et non pas sur le discours.<sup>5</sup> » Pour comprendre donc une partie de notre titre cette année, il faut ajouter cette question du rapport sexuel. Je note aussi que J.-A. Miller considère qu'il y a bien des sociétés animales, mais pour les être parlants il réserve le terme de lien social. C'est conforme à la façon dont Lacan a substitué à la société qui serait *Une* le lien social pluralisé. Notre thème n'est donc pas *malaise dans la société*, mais *dans le lien social*. La société *Une* est sans doute une illusion nécessaire, mais une illusion qui mène à des impasses.

Ensuite, Remi poursuit : « C'est cette détermination qui implique ce qu'on appelle la politique, qui en son fondement, est toujours celle du lien social.<sup>6</sup> » Si les ruches ou les fourmilières sont si fascinantes pour nous ce n'est pas parce qu'elles sont guidées par des principes politiques, des choix ou options idéologiques, c'est parce qu'elles sont bien organisées et régulières dans cette organisation : elles sont *Unes* et chaque individu s'y conforme. À l'inverse, vous voyez qu'on saisit bien ce qu'est la politique et sa nécessité, faute de rapport sexuel. Au contraire, la fascination pour le monde animal, pour le monde informatique tout autant, est une fascination pour des organisations qui auraient trouvé enfin une solution au défaut de rapport sexuel. L'antispécisme repose sans doute sur ce vœu secret d'être un animal (ce vœu d'être une machine ou un ordinateur tout autant), enfin débarrassé de ce non rapport sexuel.

Et justement, Remi ponctue, enfin, en notant qu'il y a du nouveau dans le lien social : « La montée sur la scène des corps et de leur exigence de jouissance. C'est à ce nouveau défi que sont confrontés les politiques qui ne peuvent plus s'appuyer sur l'éducation, la redistribution et les traditions<sup>7</sup> », traditions qui consistaient à ce que les corps ne montent pas sur scène, qu'ils soient cachés, engoncés, dominés : Michel Foucault en a fait l'archéologie. Avec le moment Trans que l'air du temps a mis à la une il y a quelques années, moment politique, il a été, en effet, beaucoup question des corps qui exigent la jouissance. Car *s'il n'y a pas* de rapport sexuel, par contre, *il y a* la jouissance, son exigence. À cette occasion on a pu voir que cette exigence trans, outre qu'elle était politique, était aussi une tentative de répondre à l'impasse du non rapport sexuel : par le corps seul – hormones et chirurgie –, accompagné aussi par une solution côté signifiant : *Je suis ce que je dis*. Mais *le corps seul* fait l'impasse sur le fait qu'il y a des hommes et des femmes, c'est-à-dire des corps sexués, et qu'il y a l'amour comme lien social.

## Savoir, vérité... et jouissance

Ces deux chapitres ont été regroupés par les soins de Françoise car ils se tiennent : le couple savoir et vérité existe depuis longtemps dans l'enseignement de Lacan, ne serait-ce que par son retour à Freud qui lui-même avait parfaitement noté que la psychanalyse était une expérience

<sup>5</sup> Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. La clinique lacanienne », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 21 avril 1982, inédit.

<sup>6</sup> Lestien, R. (2025). « Argument : Malaise dans le lien social », *op.cit.*

<sup>7</sup> *Ibid.*

de savoir et de vérité. Mais Freud avait aussi mis au cœur de sa découverte la sexualité, parfois oubliée par les psychanalystes eux-mêmes. D'où cette articulation qu'opère Lacan entre savoir vérité d'un côté et jouissance de l'autre. Tous les grands discours – religieux, philosophiques, politiques –, s'affrontent à cette question en impasse de la jouissance qu'il y a. Le pêcher, la confession et le repenti sont, par exemple, une solution à cette impasse ; le voilement des femmes, la ségrégation sexuelle en sont une autre ; sous l'ère soviétique, par exemple, il n'y avait pas de délinquants, ils n'existaient pas, et la contestation était psychiatriisée. La philosophie de toujours et ses resucés New Age actuels (souvent psychologiques) proposent de lutter contre cette jouissance, toujours par la tempérance. À travers ces différents courants et systèmes, on voit que non seulement on se débat avec cette question de la jouissance, mais aussi avec celle de la vérité et du savoir. Hegel, par exemple, à travers sa perspective philosophique a pu produire une notion comme le savoir absolu. La religion remet entre les mains de Dieu cette question de la vérité. À notre époque de post-vérité, la politique malmène vérité et savoir, et voyez comme la jouissance est mise en scène, notamment dans la façon dont on peut dire, par exemple, que les riches se gavent ; comment aussi toute une morale s'ordonne au côté de la politique que citait Remi dans son argument.

Dans ces deux chapitres, Lacan découple savoir et vérité, pour les apparier un à un à la question de la jouissance, mais aussi pour les doubler par un autre couple : énoncé/énonciation, j'y reviendrai. Lacan dit ici que le savoir est *moyen* de jouissance : qu'est-ce que ça veut dire, alors que depuis le début de son enseignement, il les oppose, à l'instar du sujet hystérique par exemple. On ne mélange pas savoir et jouissance, ce qui fait prendre à certains sujets la résolution très jeune, dès l'école, de reporter à plus tard les choses de l'amour : on ne les mélange pas aux choses de l'école ! Lacan disait aussi que la jouissance est interdite à qui parle comme tel : d'où les complications dans la vie amoureuse, des hommes notamment, à pouvoir parler avec une femme avec qui ils veulent coucher. Ici, au contraire, Lacan met en lumière une autre facette du savoir, celle d'être un moyen de jouissance. Comment comprendre cela ? Je m'intéresserai ensuite à la question de la vérité sœur de jouissance.

### **Inconscient, dit et résidu**

Pour ce qui concerne le savoir, il s'agit de celui de l'inconscient : un savoir insu du sujet lui-même qui surgit par ce que Freud a appelé les formations de l'inconscient, tel que le rêve. Si vous n'êtes pas trop tordu, au matin, il vous reste quelques éléments de la nuit qui vous font dire que vous avez rêvé. Si vous n'êtes pas trop délirant, vous considérez que vous avez bien produit ces éléments, et pourtant sans votre volonté. Si vous n'êtes pas trop fantasque, vous pouvez même vous dire qu'ils vous concernent. Mais à qui appartiennent ces éléments que vous n'avez pas voulu mais pourtant produits, qui s'articulent en récit, s'ordonnent en une série de phrases qui sortent de votre bouche ? Si vous poussez un peu les choses, vous êtes obligé de postuler un sujet à ces éléments, un sujet en vous, donc un savoir dont Freud a déterminé les lois langagières de son enveloppe formelle.

Si vous vous y intéressez, vous vous apercevez qu'il parle de vous ; il faut juste un peu le déchiffrer. Il parle de vous, mais pas comme vous parlez de vous habituellement. Vous passez, par exemple, votre temps à vous dévaloriser : je suis seule, toujours à donner, jamais à recevoir ; je fais tout pour les autres et me voilà malheureuse !! Mais voilà que vous faites un rêve qui,

une fois décrypté, vous envoie le message que vous êtes, en vérité, dans l'existence dans la position d'être *la* seule : seule, *la* seule, ce n'est pas pareil, et c'est même l'inverse ! Voilà où se situe la vérité : au cœur de cette division qui se constitue au moment où vous dites.

La jouissance, elle, est un parasite ; elle est hétérogène à l'ordre signifiant, et pourtant, c'est l'élément à partir duquel s'ordonne un discours quand elle se condense en un objet. Mais cet objet reste un résidu : l'objet de la psychanalyse, c'est cet objet, et c'est la dominante du discours analytique, à la différence des autres discours. Ce qu'introduit Lacan dans ces parties c'est d'en faire un élément, non pas rejeté, combattu, écarté, mais partie intégrante de la structure du discours. C'est, si vous voulez bien me suivre, l'élément de *ce que vous êtes* : non pas au sens du savoir, non pas au sens de la vérité, mais ce que vous êtes vraiment c'est-à-dire réellement, votre personnalité, là où vous êtes toujours le même. Récemment, J.-A. Miller rappelait la tribune du *Monde* d'octobre 2003<sup>8</sup> qu'il avait écrite, en réponse à une attaque contre la psychanalyse. Il prenait justement les choses par ce bout de l'objet : « Dans le traitement psychanalytique [...] l'analyste tente de défalquer le facteur de sa personnalité : il amenuise les marques de sa présence, tend à l'impersonnalité, se fait invisible, use rarement de la parole [...] l'on s'accorde très généralement à dire qu'il demeure un résidu de ce facteur personnel, et que ce résidu est irréductible. De même, aussi longue et exigeante soit-elle, une analyse dite didactique, celle qui vise à préparer un sujet à exercer la psychanalyse, ne parvient jamais à annuler ce reste. Le sujet scientifique peut prétendre à l'impersonnalité, le sujet analytique ne le peut pas. L'évaluation de ce facteur – appelons-le le facteur *petit a* – est très difficile. On n'arrive pas à le chiffrer, pas plus que l'on ne peut computer la *libido* freudienne [...] Si Freud a tant écrit, et constamment renouvelé ses approches, [...] c'est précisément parce qu'il voulait désespérément capturer ce *petit a* dans le discours scientifique, et en faire un objet comme les autres. Puis Lacan vint, qui dut conclure qu'il y avait dans le monde un type d'objet qui n'avait pas été repéré jusqu'alors (au moins en Occident) : il l'appela *l'objet petit a*. Du côté de l'analyste, cet objet est le ressort de l'acte analytique ; du côté du patient, c'est le résultat de l'opération. »

La psychanalyse est le seul discours qui ne veut pas dominer cet objet, le dompter puisqu'au contraire, elle le met aux commandes et c'est lui qui domine. Le psychanalyste lui-même devient cet objet *a* sous les espèces du semblant. Si le discours du maître a pour dominante la loi à des fins de gouvernement, le discours hystérique le symptôme à des fins de contestation, le discours universitaire le savoir à des fins d'éducation, le discours analytique a comme dominante l'objet *a*. Attention, ce n'est pas que l'un vaut mieux que l'autre. La dominante de la loi a ses vertus, celle du savoir aussi. Quant au symptôme, il a le mérite, à l'instar d'une grève, de faire entendre la boiterie, le ratage inhérent à la nature humaine. Quant au discours analytique, il prend la responsabilité, la relève de cet objet rejeté. On peut envisager des périodes dans l'œuvre de Freud. Il y a eu d'abord le temps un de l'inconscient signifiant, de ses lois et de ses articulations. Puis il y eut le temps deux de la répétition, de la persistance du symptôme, bref, de la jouissance. Ce qui intéresse Lacan, au-delà de Freud, c'est de penser la

<sup>8</sup> En ligne : [https://www.lemonde.fr/archives/article/2003/10/29/de-l-utilite-sociale-de-l-ecoute-par-jacques-alain-miller\\_339914\\_1819218.html](https://www.lemonde.fr/archives/article/2003/10/29/de-l-utilite-sociale-de-l-ecoute-par-jacques-alain-miller_339914_1819218.html)

jointure entre ces deux registres : la répétition ce n'est rien d'autre qu'une identification de la jouissance.

Ce n'est rien d'autre qu'une répétition visant à jouir. À ce titre le signifiant, le savoir, est appareil de jouissance, ce qui a pour effet de produire une entropie. La structure de discours s'appareille, c'est-à-dire s'oriente, va, part (sens d'un navire qui quitte le mouillage) toujours dans la même direction : ce que vous faites, dites, va toujours dans le même sens, au-delà du sens.

### **L'ajout de l'objet *a***

La structure du discours<sup>9</sup> est constituée à partir d'une formule qui existe depuis longtemps dans l'enseignement de Lacan ; elle est en quelque sorte canonique : *Le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant* :

S<sub>1</sub> → S<sub>2</sub>  
\$

Mais cette formule est doublement équivoque.

On peut considérer le S<sub>1</sub> comme un signifiant qui distingue un sujet dans le rapport à tous les autres signifiants. C'est la version distinction, mais tout aussitôt rapportée aux autres signifiants (S<sub>2</sub>) : cliniquement vous avez là le sujet qui souffre de sa distinction de n'être pas comme les autres. Mais on peut aussi considérer le S<sub>1</sub> comme un essaim : c'est-à-dire la version où ce qui distingue le sujet, est noyé, recouvert par un essaim de signifiants : cliniquement vous avez là le sujet cherchant ce qu'il est, perdu de signifiant en signifiant.

La seconde équivoque tient au terme *représenté*. Le sujet n'est pas présent, il n'est que représenté. C'est-à-dire qu'aucune représentation identificatoire n'est complète, d'où une sorte de course répétitive à l'identification, frappée d'impossible et de ratage du côté du signifiant. C'est cliniquement la dérobade. Mais d'un autre côté, le sujet ne surgit que d'être représenté, c'est-à-dire en quelque sorte figé sous ce signifiant et donc un peu mortifié. Il y a comme un vouloir s'identifier et un désir de ne pas l'être. S'identifier, c'est assumer son manque à être, ne pas s'identifier, se dérober mais plus radicalement rejeter toute identification, comme dans la psychose, c'est du coup se retrouver avec son être-en-trop. On connaît les vicissitudes cliniques de cet être-en-trop dont le sujet est encombré.

On voit que ce petit algorithme de base dit le rapport du sujet au signifiant en termes d'identification et d'effet de manque à être. Mais il manque quelque chose dans cet algorithme : le corps affecté de jouissance, comme l'indiquait Remi dans son argument. Jusqu'ici nous faisions comme si le sujet barré emportait avec lui ce corps, comme si le signifiant pouvait tout arranger. Il faut donc ajouter l'objet *a*, qui équivaut au corps, ce qui donne :

S<sub>1</sub> → S<sub>2</sub>  
\$ // a

---

<sup>9</sup> Cf. Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *La Cause freudienne*, n° 43, octobre 1999, p. 18-24.

Mettre en circuit continu signifiant et jouissance veut dire que nous faisons individuellement et collectivement des choses signifiantes, formidables ou pas, mais fondamentalement au nom de la jouissance : que celle-ci est à la racine de toute initiative de « s'engager dans le dialectique signifiant », mais aussi que, de cette dialectique nous en attendons une jouissance : un plus de satisfaction – *plus-de-jouir* dira Lacan qu'il construit sur le modèle de la plus-value explicitée par Marx. Ce dernier la découvre, en signalant dans ses écrits le rire du capitaliste, le fait qu'il se frotte ses mains. Pourquoi ? Car au beau milieu de la dialectique du travail, dialectique signifiante, comptable, évaluable, faite d'échanges entre force de travail et argent, etc., se trouve une opération qui n'est pas au centre du processus et qui passe à l'as, qui se présente comme un plus. C'est un plus de valeur, une plus-value alors même que le montage signifiant n'est pas modifié. Cela intéresse Lacan car, dans l'opération de parole du *parlêtre*, un plus-de-jouir qui n'est pas au centre, car ce qui apparaît sur la scène ce sont les significations, le sens, etc. se produit : il l'appelle le plus-de-jouir qui relève de la satisfaction.

### Envers et vérité

Dans le chapitre IV, Lacan commence par plusieurs remarques. L'envers assone avec la vérité. Ceci pour dire que l'envers de la psychanalyse c'est le discours du maître. Il prolonge sa réflexion en indiquant que la vérité, c'est un registre tout à fait différent de celui de la révolution : nous sommes à un peu plus d'un an après mai 1968, et Lacan note alors que la révolution reste du registre du maître. Il produit aussi cette pluralité de discours, car *La société* à cette époque est un maître mot, signalant ainsi cette illusion qu'est la société. C'est une indication utile, me semble-t-il, pour ceux aujourd'hui qui promettent à la jeunesse le grand soir. Il en revient donc à la question politique, mais pour la distinguer de la psychanalyse. Un peu plus loin dans ce Séminaire, se demandant comment se situe la psychanalyse par rapport à elle, il précise, en effet : « la question se pose de la place de la psychanalyse dans le politique. L'intrusion dans le politique ne peut se faire qu'à reconnaître qu'il n'y a de discours, et pas seulement l'analytique, que de la jouissance, tout au moins quand on en espère le travail de la vérité<sup>10</sup> ». C'est donc ici une interprétation de ce qu'est un discours, du pourquoi on parle. Tout discours dont on espère un travail de la vérité veut dire qu'il se fait par un type de lien social qui repose sur le désir de l'Autre, selon la formule que le désir de l'homme, c'est le désir de l'Autre. Si ce discours ne tient pas au travail de la vérité, alors c'est de la canaillerie, c'est-à-dire vouloir être pour quelqu'un son Autre et non pas être un désir pour lui.

Puis il aborde la question de la vérité en soulignant que, du point de vue analytique, elle est inséparable des effets de langage et donc qu'elle inclut l'inconscient. Lacan fait une remarque subtile quand il dit : d'accord, l'inconscient c'est qu'on ne sait pas ce qu'on dit, mais plus précisément, l'inconscient c'est qu'on ne sait pas qui le dit. Cette rectification permet de dénouer un peu plus le lien entre savoir et vérité et d'y introduire une autre distinction entre énoncé – le savoir – et l'énonciation, la vérité : le moteur en est le désir si on insère la fonction

---

<sup>10</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 90.

du désir de l'Autre qu'il évoque dans cette partie<sup>11</sup>. Il faut donc spécifier ainsi le savoir et la vérité : amour de la vérité et désir de savoir que Lacan va s'employer à déconstruire.

### Être de langage et existence

Le type de savoir que recouvre le *désir de savoir* à l'œuvre dans l'expérience analytique joue sa partie avec la science comme savoir et comme désir qui en est aussi le ressort. Ce savoir scientifique, né à un moment de notre civilisation, est devenu désirable, comme on le voit dans les romans de Balzac ; il a pris la forme politique du progressisme. La croyance dans le progrès a fait long feu, notamment dans celui des bombes atomiques. Un mouvement en est né, prônant les vertus de la paix, de l'humanisme, de l'ignorance aussi qui, parfois encore aujourd'hui, peut se confondre avec une sorte de *cultivons notre jardin* indifférent au réel. Le désir de savoir est un opérateur qui ne relève ni du savoir scientifique ni de la docte ignorance.

Alors qu'une analyse met à nu le lien entre désir et savoir, laissant dans l'ombre ce sur quoi il porte, du côté de la science, le désir est logiquement dans l'ombre et le savoir scientifique est explicite dans sa formalisation, sa transmissibilité par communication, sans reste.

*MANIAC*, le « roman » de Benjamin Labatut que je vous ai déjà signalé rend explicite le lien entre discours scientifique et son ressort de désir. La lecture de ce livre ne donne pas vraiment envie d'avoir des gamins HPI. Les personnages scientifiques – Erhenfest, Von Neumann et d'autres –, y sont dépeints enfant, adolescent, mari, camarade, tous habités par une folie. B. Labatut cerne ainsi les désirs qui président aux avancées de la science, illustrant ainsi ce que Lacan appelle *le drame du savant*. Le désir de savoir qu'introduit la psychanalyse est un autre type de désir en relation avec un autre type de savoir.

Les rapports du savoir et de la vérité ne se saisissent pas bien si l'on n'introduit pas un troisième terme, celui d'énonciation. Freud réintroduit la considération de la vérité dans le champ de la science, se proposant de la traiter scientifiquement (et non littérairement), et c'est en laissant parler qu'il donne à l'énonciation une place centrale qui n'est autre que la place de la vérité. Lacan ne dit pas autre chose quand il la fait parler : *Moi la vérité je parle*, ce n'est pas : *Moi la vérité je sais*. Savoir et vérité se nouent si la question du dire, de l'énonciation ne reste pas oubliée derrière ce qui se dit (savoir). L'énonciation peut s'entendre comme étant une position subjective, position de désir, de vérité, de dire ; in fine *position subjective de l'être* : être de jouissance, ce que j'appelai plus haut *ce que vous êtes*, l'élément *personnalité*.

C'est ainsi que J.-A. Miller peut dire : « Le désir de traiter cette question [de la vérité] d'une façon inédite, voilà ce que Lacan appelle *désir de savoir*, qui est comme la transformation du désir de la science quand il touche à ce qu'il exclut, et même à ce qu'il forclôt, c'est-à-dire la question de la vérité.<sup>12</sup> »

Alors, la vérité sœur de jouissance, qu'est-ce que cela veut dire ? Lacan donne une réponse à la toute fin<sup>13</sup>. Comme la jouissance, elle est en dehors du discours. Si l'on parle sous le commandement de la jouissance, on parle aussi par amour de la vérité, amour c'est-à-dire toujours un peu aveugle à elle.

<sup>11</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, op. cit., p.68 et 69.

<sup>12</sup> Miller J.-A., « La passe de la psychanalyse et le désir de savoir », *Comment finissent les analyses*, Paris, Navarin, 2022, p. 118.

<sup>13</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, op. cit., p. 76.

« Rien n'est incompatible avec la vérité: on pisse, on crache dedans. C'est un lieu de passage, ou pour mieux dire, d'évacuation, du savoir comme du reste <sup>14</sup> ». La vérité comme trou, donc. Lacan esquisse ensuite la posture de certains analystes qui croient pouvoir se tenir au lieu de la vérité sans avoir à passer par le savoir, qui pourtant seul permet de défaire les croyances à la vérité : « On peut s'y tenir en permanence, et même en raffoler. Il est notable que j'ai mis en garde le psychanalyste de connoter d'amour ce lieu à quoi il est fiancé par son savoir, lui. Je lui dis tout de suite : on n'épouse pas la vérité ; avec elle, pas de contrat, et d'union libre encore moins. Elle ne supporte rien de tout ça. La vérité est séduction d'abord, et pour vous couillonner. Pour ne pas s'y laisser prendre, il faut être fort. <sup>15</sup> » Trop aimer la vérité peut conduire à vouloir s'y tenir. Ce n'est pourtant pas de la vérité qu'on apprend, on doit le savoir : par le corps comme le notait Freud. En fait, la « vérité n'est pas un mot à manier hors de la logique propositionnelle, où l'on en fait une valeur, réduite à l'inscription, au maniement d'un symbole [...] Cet usage [...] est très particulièrement dépourvu d'espoir. C'est bien ce qu'il a de salubre. <sup>16</sup> » Donc si la vérité, à se dire, s'envole, alors il faut l'écrire pour le savoir.

---

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 214.

<sup>15</sup> *Ibid.*

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 62.